

**Archibald Michiels**

**Veilleur, où en est la nuit?**

Quarante poèmes

Pour deux ou trois mots que tu mets ensemble,  
tu ne prétends pas, je pense,  
Archibald,  
à une pension de prytane.

Non,  
ce que tu veux,  
c'est le plaisir que connut,  
toute une semaine,  
toute une longue semaine,  
Dieu.

Ce qu'il te faut,  
c'est sur ta langue la pierre  
à aiguïser le chant,  
celle-là même du Thébain.

Le reste, tu t'en moques.  
Que te chaut qu'on emballe,  
dans les papiers de tes poèmes,  
ah ! pas même des gâteaux à la crème -  
des frites.

---

Je comprends -  
il vaudrait mieux ne pas dire en partant :  
la seule chose que j'ai aimée,  
c'est ce ciel gris,  
c'est le vent qui poussait les nuages,  
c'est la voix des bêtes,  
qui ne disaient rien.

Le ruisseau s'est ouvert un chemin dans le pré  
après les grosses pluies de novembre.

---

Regardez-le parler à ses mains -  
lui qui savait, lui qui s'est tu.

On va le pendre par sa langue blême,  
on écrira ses mots avec son sang,  
sur ses fesses et sur son dos.

Regardez-le parler à ses genoux -  
lui qui savait, lui qui s'est tu.

Regardez-le parler à ses bottes -  
lui qui ne parlera plus.

---

## **"Spelt with Sibyl's Leaves"**

A la fin, tu regretteras sans doute - oui, tu regretteras - d'avoir laissé de toi ces lambeaux, ces fragments. Bien sûr, tu n'auras pas aux banquets, aux réunions de l'une ou l'autre Amicale, réjoui de ton poème les ventres rebondis. C'est déjà quelque chose.

---

Ce matin je voudrais congédier les unes,  
rappeler les autres.  
*(C'est de souvenirs que je parle.)*

Les avoir près de moi  
et jouer avec elles.  
*(Et qui vous dit que ce n'est pas à la marelle?)*

Les avoir près de moi  
et causer avec elles,  
comme si le temps ne passait pas.  
*(Après tout, un poète, ça sert à quoi  
si ça ne sert pas à ça?)*

---

Je vous en prie, ne nous jugez pas sur nos oeuvres,  
sur ces fragments à peine  
qui restent de nous.

Nous avons tout prévu :  
jusqu'à l'eau lustrale en sa modeste conque.

Je vous en prie, ne nous jugez pas sur nos oeuvres,  
sur ces fragments à peine  
qui restent de nous.

---

Oh comme ils s'empresent de vous dire  
qu'ils l'ont trouvé perdu retrouvé perdu à jamais enfin retrouvé retrouvé pour toujours perdu à  
nouveau hélas

le bonheur la paix le silence le sens de la vie et celui de la mort  
le vert de la mer et le jaune de la vigne  
la table dressée de grand matin sur la terrasse  
le rêve étonnant et banal que chacun poursuit  
que sais-je?

Sauront-ils jamais qu'il fallait  
ne rien tenir en main

se réjouir de l'eau fraîche à la halte  
et le soir du vin qui retient la lumière

---

Pendant que j'exprime - sans vrai désir sans vraie raison  
sans vrai courage -  
ces méchantes petites gouttes d'encre,

d'autres vivent dans le feu du jour,  
saisissent à pleines mains herbe grasse poissons luisants feuilles vertes,  
puis s'assagissent aux heures tièdes,  
se font doucement une mort à leur taille.

---

Je serai seul, vétuste et désuet, parcheminé et, s'il faut trancher le mot, ridicule, hagard aux yeux de ceux qui croient voir.

Alors j'aimerai l'odeur de foin qu'aura gardée ma vieille tignasse, pour rallumer ces étés ardents que je traverse maintenant, sans parvenir à les connaître vraiment, maintenant que je veux être dedans jusqu'au cou, ne rien refuser à leur étreinte.

Il y aura toujours cette faim, cette soif. Il y aura des désirs très verts sous le feuillage jauni : l'intérieur frais d'un avant-bras, dans l'herbe haute et tiède encore de tout un été.

---

## Poème à fumer

à *Emmanuel Hiriart*

Où s'est réfugiée la blonde poésie,  
où peigne-t-elle ses cheveux  
au miroir de la mer?

Elle a passé dans le chemin creux;  
sur la plage elle a laissé sa robe légère.

Nos regards glissent au large pleins de désirs  
ramenant tantôt le vol noir du cormoran,  
tantôt les blanches affalures du fou.

Et la certitude qu'elle peut tout pour nous,  
qui ne pouvons rien pour elle.

---

Dans la maison laissée seule, les choses se taisent et se recueillent. L'horloge, dans le hall, regarde un instant sans comprendre la porte refermée ; puis elle s'assoupit dans la pénombre au battement de son cœur. Les mots du promeneur, dans le mince cahier vert, parlent du silence.

---

*Nur einen Sommer gönnt, ihr Gewaltigen !*  
Hölderlin

Nous te demanderons toujours une heure, puis une heure, une heure encore;

celui-là pour mettre le point final au Livre; le dernier qu'on écrira, tant la langue en sera forte et belle;

celui-là pour susciter de la pierre de nouveaux fils à Abraham; et le marbre ainsi se sera lui aussi fait chair;

celui-là pour saisir sur le papier le reflet d'une étoile dans un fossé; et il estime qu'il ne lui faut plus que cette heure qu'il te demande, Seigneur, tu ne l'entendras donc pas?

celui-là pour vider la coupe, bien qu'il sache qu'il en est à la lie, depuis longtemps;

celui-là pour ajouter une heure à celles qu'il a accumulées, comme on empile des assiettes sur une desserte; et son impatience parfois encore t'exaspère;

celui-là pour se mettre en ordre avec les autres, avec toi aussi, sans doute; pour vivre bien en somme, après avoir si longtemps bien vécu; et sa naïveté, si tu ne sondais en permanence son cœur et ses reins, serait à te couper le souffle;

celui-là parce qu'il n'a trouvé personne encore à qui céder son poing serré plein de pouvoirs, parce que, dit-il, il cherche encore quelqu'un qui en soit vraiment digne, lui qui ne vaut pas la mouche qui l'importune;

celui-là pour que tout ne s'arrête pas si brusquement; il a toujours vécu, du plus loin qu'il se souvienne; et il veut bien mourir, mais pas tout de suite;

celui-là - et celui-là il se fait que je le connais un peu mieux que les autres - celui-là pour lire une heure encore sur sa terrasse, comme le roi d'un Orient ancien à écouter le murmure des eaux dans ses jardins; et il sait que toute cette richesse est un don de toi, mais à présent il ne t'en remercie que rarement, attendant que l'occasion l'y convie.

Tous, tu les pousseras dans le dos; à tous tu couperas net le fil, pour qu'ils apprennent enfin, et trop tard, la seule leçon qu'il leur importait de savoir.

---

On pourrait vivre une vie à tes côtés;  
il est des soirs où à tendre la main on te touche -  
sans en être plus sage, pourtant -  
seulement plus calme, un peu.

Comme la vague le désir de te posséder,  
de t'assigner une place, nette et ronde, dont tu ne déborderais pas.

Tu n'es soudain plus rien qu'un creux laissé.

On peut passer à côté de toi  
toute une vie.

---

## **Indifférent, noir**

Jour de glaise  
jour où le geste  
reste pris dans la main -  
indifférent, noir.

Lent charroi des heures  
l'une à l'autre accrochée  
celles qui tirent, celles qui suivent, celles qui traînent  
celles qui usent jusqu'à la trame dure  
le temps même -  
indifférent, noir.

Resterai à ma fenêtre  
à ne rien savoir du jour  
à ne rien vouloir du jour -  
indifférent, noir.

---

## Trois saisons

Cet automne-là, j'embrassai les feuilles mortes. Je fis provision de papier jauni. Si on consentait à vivre, c'était à petit bruit, craquelures du gel ou premières fissures de l'âme, on ne savait.

Cet hiver-là, quand la grille de fer s'est mise à gémir dans ses gonds, les volets à battre piteusement des ailes, je compris que poèmes et chansons étaient pour ceux qui ne savent pas combien cette terre est noire. S'il allait rester quelque chose, ce serait une prose plate et sans nombre, passée au rabot.

Ce printemps-là n'eut pas lieu. L'oreille collée à la terre gelée, je ne me lassais pas de l'attendre. Certains par moments croyaient percevoir le murmure de l'eau vive sous la glace. Mais eux aussi finirent par se coucher dans la neige.

---

Si ceci était un rêve, je prendrais le chemin du port, je chercherais la barque noire et le passeur.  
J'attendrais l'aube de pierre usée. Je caresserais dans ma paume tiède la vieille obole de fer.

---

Quelqu'un fermait un livre - nos corps nus s'élançaient vers la mer. La fenêtre sertissait un bout de ciel bleu ; le chat tenait le temps serré contre le vieux poêle de fonte.

---

## Les échelles

des échelles pour monter  
des échelles pour monter où ?  
des échelles pour monter  
il y en a douze  
douze échelles pour monter

des échelles pour descendre  
des échelles pour descendre où ?  
des échelles pour descendre  
il y en a douze  
douze échelles pour descendre

dans ce pays tout plat  
sans colline et sans maison  
dans ce pays tout plat  
le monticule de sable  
se monte à dos de fourmi

dans ce pays tout plat  
sans colline et sans maison  
dans ce pays tout plat  
le monticule de sable  
se descend sur le siège placé  
entre les antennes du scarabée

dans ce pays tout plat  
sans colline et sans raison  
les échelles pour monter  
les échelles pour descendre  
les douze échelles se sont couchées

---

Que votre piété accepte ceci comme elle accepterait les ruines de quelque chose de grand. Le dieu est caché dans le pot en grès, près de l'entrée. Si vous l'emportez, ne le dissimulez pas sous votre manteau: c'est un renard, et il vous faudrait payer le prix qu'a payé l'enfant de Lacédémone.

---

De tous les spectacles qu'offre la Nature dans son infinie variété, de tous ceux que prodigue l'Histoire dans son implacable déroulement, je n'en sache pas de plus tristement grotesque que celui d'un homme (surtout s'il est d'âge mûr et qu'il donne par ailleurs d'indubitables preuves d'un sens aigu de la réalité, par exemple en se versant un verre de vin sans maculer la nappe) qui, au beau milieu d'un premier après-midi de soleil, alors que la campagne et la ville prennent un bain d'or et de bleu dont elles avaient tant besoin, et depuis si longtemps, s'assoit tranquillement à sa table de travail, s'empare sans crainte de la plume familière et, comme si le monde tout entier n'allait pas un instant en trembler d'espérance et d'orgueil, comme si le gouffre de la déception n'allait pas derechef s'ouvrir béant et l'engloutir, se met à écrire un poème.

---

Ils se mirent en chemin, enfin. Bien avant qu'ils fissent leur entrée, solennelle et piteuse, ton regard s'était amusé à les suivre. Ils ne pouvaient plus se hâter. Tu fis dresser la grande table.

---

à *Véronique Lejeune*

J'ai regret de la longue élégie,  
qui ne plaignait pas sa peine.

On s'asseyait sur le banc  
en pierre à l'ombre de l'érable ;  
on s'asseyait près d'elles - elles  
dont la peau se souvenait aussi bien que le cœur.

On marchait le long de la mer  
en suivant les nuages ;  
et pour que l'air un matin fût si frais,  
il faut bien qu'on boive à longs traits  
l'eau claire du souvenir.

J'ai regret de la longue élégie -  
longue comme leurs chevelures dans le vent.

D'où le ciel tenait-il cette couleur,  
de leurs yeux ou de la mer,  
de leurs yeux si tendres ou  
de la mer si verte, si bleue, si grise ?  
Je ne sais quels livres on laissait sur la table ouverts  
pour écrire quels devoirs aux cahiers de leur cœur.

On avait ce qu'on ne possédait pas ;  
on disait ce qu'on ne savait pas ;  
cul par terre, paroles en l'air,  
paroles au vent, notre ami.

J'ai regret de la longue élégie,  
qui s'arrêtait ici ou là  
- puis s'offrait à la reprise.

Le temps était doux, leurs robes étaient claires,  
on parlait à leurs yeux, on parlait à leur cou,  
on rêvait de chambres aux stores entr'ouverts.

Mais vinrent les étés de feu, les arbres en flammes, la terre de braise,  
ah ! combien la soif est délicieuse  
et l'eau qui l'étanche fade et grise.

---

## Variations sur le thème du messenger

I

L'ordre te parviendra un matin de soleil, alors que tu déjeuneras de fruits à ta terrasse. Tu en connais la teneur, le texte même, qui se noue fil à fil à tout ce que je t'ai permis d'écrire. Au moment où ta main trace ces signes, le messenger est déjà parti ; peut-être se repose-t-il sous le voile léger de l'aube. Il s'éveillera dispos, et ne pensera plus qu'à toi.

Fais-lui bon accueil ; partage avec lui ces fruits, fais-lui écouter le murmure de l'eau en tes bassins, longuement. Quand le jour perdra ses couleurs, il demandera à repartir, à revenir près de moi. Laisse-le aller. Ne l'humilie pas – il aura oublié ce qu'il avait à te dire. Rassure-le. Dis-lui que tu sais. Qu'il reparte restauré, le cœur léger. Le message est pour toi – lui a encore le même service à accomplir, il ne sait combien de fois. Que sa bouche reste pure, ses forces intactes. Le message est pour toi, pour toi seulement, aujourd'hui.

II

Accueille-moi dans ta maison. Conduis-moi par le bois souple et tendre aux eaux fraîches où me laver le visage. Je viens de loin, sans doute. La route était un ruban de poussière sans fin sous la pesée d'un soleil de haine. Ou bien une rue froide et sale, sans autre horizon qu'elle-même. Peut-être ai-je bu à l'eau croupie, un soir de honte. Dresse pour moi la grande tente de toile verte, pose le vin frais sur le blanc des nappes, car j'ai soif de couleur. Montre-moi ma place dans le soir qui se rassemble. Je t'apporte le fruit rond et plein de ta mort.

III

Tu ne feras pas comme ces imbéciles qui me prient de repasser un autre jour, se privant ainsi des quelques moments qu'ils auraient pu passer avec eux-mêmes. Dans l'appartement désormais vide, seul palpite encore un écran, seul parle encore le répondeur, perroquet grotesque et mécanique d'un seul message, dont le sens s'est perdu comme s'est perdue la chaleur de leur corps, aussi vite, aussi vainement.

---

## **A la croisée des chemins**

A la croisée des chemins un oiseau parfois attend le voyageur. A son arrivée il s'envole en criant et pénètre dans le bois. « Le chemin de gauche, voyageur, est un bon chemin, bon pour ta monture, bon, au besoin, pour ton pied ; celui de droite également. Et si tu pénètres dans la forêt qui te paraît si sombre, il y a bien des chemins que tu peux te frayer et faire bons pour ta monture et bons pour ton pied. Pour moi les chemins sont sans nombre dont l'air est souple sous mon aile ; comme sont pour le poisson innombrables les voies de la mer. »

---

## **Demain si tu le dis**

Toute œuvre sera brillante et belle  
au soleil comme un grand œil dans le ciel lavé ;  
le monde ne sera plus à refaire,  
le prix ne sera plus à payer ;  
le bonheur, un peu ivre,  
restera dans le pré  
couché comme ta lessive  
(quelqu'un tout proche  
se sera mis à chanter).

---

## **Nausicaa**

Ô mon amour, sur toutes les plages du monde je veux que se refassent les mêmes gestes ce matin. Ulysse échappe aux bras luisants du dieu. (Il a bien pensé lui dérober le retour). Tu l' observes, Nausicaa – il est beau, n'est-ce pas, au sortir de la mer. Les servantes ont étendu le linge à sécher. Le ballon déjà s'est perdu. Tu décides du moment où tu te laisseras apercevoir. Tu passes la main dans tes cheveux. Mon amour, vois-tu comme se refont les mêmes gestes sur toutes les plages du monde, ce matin.

---

## **Un Parnasse**

Il n'est pas de langue plus claire que la leur -  
celle des feuilles et des fruits,  
celle de la pluie  
au ciel et sur la terre,  
celle de l'étroit pont de pierre  
où tu laissais balancer tes jambes nues  
dessus le frais de la rivière.

Il n'est pas d'eau plus abondante ni plus pure -  
comme tu voudrais que tes vaisseaux la contiennent,  
ces calices d'or que toute une nuit tu martelas !

---

Le temps longtemps s'est tenu  
plié comme un drap sage.  
Maintenant que vient le jour j'aime que nous soyons restés  
flanc contre flanc à écouter le fleuve lent  
de la nuit.  
Les arbres sont bleus et le lit  
sent la terre noire et les feuilles remuées.  
Les mots que tu dis  
sont veinés encore de silence ;  
les fleurs retiennent en leurs corolles  
un diamant de nuit.  
J'aime flanc contre flanc cette attente sans pli.

---

A ceux que la mort retiendra dans son ombre,  
à ceux-là oui  
on aurait quelque chose à dire.  
Leur souvenir en nous pousse  
une branche droite et dure.  
Faut-il croire que leur suffit  
la mince hostie de notre misère ?

---

(Ce qu'on dit tout bas  
aux morts  
non pour se justifier ou se plaindre  
d'être encore là  
mais pour leur donner des nouvelles  
comme s'ils étaient d'un voyage  
dont on ne serait pas.)

*Tu sais, l'été encore se moque de nous ;  
c'est vrai tu aimais la pluie  
comme moi j'aimais l'odeur de ta veste mouillée.  
Les nouveaux voisins sont arrivés hier-  
mais tu ne les a pas connus  
et ils ne te connaissent pas.  
Ma voix s'égare au jardin,  
se perd le soir parmi les lampes ;  
je les garde toutes allumées  
pour la bonté de la lumière,  
pour la présence qu'elles sont,  
pour le noir qu'elles chassent,  
qui va se réfugier sous la table, sous l'armoire,  
et au creux de moi.  
Parfois je me couvre  
en pensant que tu as froid.*

---

Je passe sous les pins penchés  
pour un festin de lumière  
le long de la mer étincelante.

Que me soit un jour  
révélé son nombre  
pour défendre mon chant  
de l'effritement de l'oubli.

Mon rêve mon rêve  
est de resplendir.

---

## Diptyque

I

L'étymologie - fort heureusement - confirme ce que le cœur nous dit : le Paradis est un jardin. Avec des terrasses qui surplombent la mer, une journée de soleil. Beaucoup de bleu, donc : le ciel, la mer, les bandes bleues et blanches des chaises longues ; le rouge aussi des géraniums, le jaune et le vert des citrons, l'orange des oranges. Dieu y passe sur le coup de quatre heures : c'est une brise légère, c'est l'aile d'un oiseau, c'est une abeille.

Nous, nous oublions. Il nous faut toutes nos forces pour oublier.

II

Il est deux ou trois choses dont je sais que tu te souviens : le Paradis, qu'il ne s'est pas dérobé sous nos pas ; que nous l'avons foulé, fleurs et graminées, et les grandes dalles fraîches des terrasses. Il y avait un vieux robinet de cuivre, t'en souviens-tu, tout vert, et qui fermait mal. Et les gouttières qui charriaient les feuilles mortes, et qu'il fallait curer à l'entrée de l'hiver.

Il ne s'assemble pas d'autres pièces. Dans tes mains tu les tiens encore ; dans les miennes. Et ton plaisir est de les saisir une à une, bien séparées, afin que personne d'autre ne sache.

---

## **Samsara**

Toi qui rêvais de fines caravelles et de nuits bleues  
tu seras pierre  
que pas même la mer ne bouge.

Toi qui aimais l'espace et le vent  
tu seras lièvre  
à grignoter ta boulette d'angoisse  
qu'elle ne croisse et ne t'étouffe  
dans ton trou.

Toi qui cherchais la lumière  
tu seras carpe  
aveugle dans l'eau aveugle des bassins  
cernés de palplanches.

---

Que toutes ces voix se taisent,  
qui ne me parlent pas de toi.

Il est si facile  
d'ajouter à la peine.

Tous ceux qui te voyaient pleurer te voyaient  
plus nue que nue.  
Chacun sur la page de ton âme,  
s'empressait de t'écrire telle  
qu'il te voulait.

Faut-il le dire je n'étais pas de reste.

---

J'ai rencontré un pêcheur d'âmes.

L'âme est un petit poisson, qu'un rien distrait et intéresse. On l'attrape facilement en faisant jouer sous ses yeux quelque menu objet métallique, qui reflète la lumière tout en dissimulant l'hameçon.

Je vis qu'il en avait un seau plein. « Qu'en faites-vous ? », lui demandai-je.

« Je les rejette à l'eau », répondit-il. « Tout le plaisir est dans le spectacle de leur innocence. Leur chair est quelconque et le marché n'en veut pas. »

---

De son Jardin Dieu s'absente quelquefois.  
Il jette un coup d'œil en partant  
à l'épée de feu qui tournoie,  
comme toi, quand tu quittes ta maison,  
tu t'assures que l'alarme est branchée.

Il me laisse les oiseaux,  
les oiseaux de chez moi et les oiseaux des îles,  
et de grands tigres pour illustrer  
Borges, que l'envie m'a pris  
de relire.

---

Je dirai à mon tour les corps des garçons et des filles  
les épaules et les tempes les lèvres et les joues  
et les âmes mêlées aux corps  
pour un si beau voyage

Car j'ai vu leurs vaisseaux sans couture  
les regards sans lassitude de leurs équipages  
et les adieux sans regret parmi les voiles blanches

J'ai vu les plages au matin  
soleil figurant force et durée

J'ai vu le chargement à bord  
des fleurs et des fruits

J'ai vu la nuit couler sur leurs bras  
et leurs mains serrer les étoiles

J'ai vu le salut qu'ils reçoivent du matin  
comme s'ils étaient sans tache

---

Ne m'enlève pas ce poème  
qui me redonne le goût de t'écrire  
et que j'achèverai demain.

C'est l'hostie posée sur la langue  
que je n'ai pas pu souiller.

(Pas faute pourtant  
d'avoir essayé.)

Sans ce que tu donnes  
je me serais vomi  
dans le premier caniveau

la lune avec toi  
achève le poème.

---

Je suis compteur  
de pierres sèches.

Je ris de ceux qui les jettent  
je ris de ceux qui les cassent  
je ris de ceux  
qui en font des tas.

Je remonte le lit des torrents  
que l'été a taris,  
et je dénombre.

J'aime le soleil  
parce qu'il confirme le compte.

---

Je veux que plus rien ne se plaigne  
dans l'étouffoir du jour.

J'ai pris la patience des pierres  
à vieillir au soleil.

(A qui il faut attendre le sabot d'un cheval, le soulier clouté d'un gosse, pour se faire rouler dans  
l'ombre - mais ils ne s'en prennent qu'aux chétives ; et le mouvement reçu s'arrêtera souvent  
au même plein soleil ; et puis qui passe ici dans ce midi si pesant ?)

Assis sur une très plate et que je sais très patiente  
j'imagine une justice  
les deux plateaux remplis d'égale lumière  
le fléau droit comme l'un et l'autre i  
de midi autonyme.

---